COMITÉ NATIONAL GREC DES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN
CENTRE D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

20

MARTHA GRIGORIOU-IOANNIDOU

UNE REMARQUE SUR LE RÉCIT DES MIRACLES DE SAINT DÉMÉTRIUS

ATHÈNES 1987

UNE REMARQUE SUR LE RÉCIT DES MIRACLES DE SAINT DÉMÉTRIUS

COMITÉ NATIONAL GREC DES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN
CENTRE D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

20

MARTHA GRIGORIOU-IOANNIDOU

UNE REMARQUE SUR LE RÉCIT DES MIRACLES DE SAINT DÉMÉTRIUS

ATHÈNES 1987

Ouvrage publié aux frais de la Direction des Lettres du Ministère de la Culture et des Sciences.

Publications du Comité National Grec des Etudes du Sud-Est Européen sous la direction de T. Yochalas, docteur ès-Lettres.

A la fin de l'année 1979, a vu le jour une édition du texte des Miracles de Saint Démétrius, publiée par P. Lemerle sous le titre: *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans, I: le texte,* Paris 1979. Deux ans plus tard, en 1981, cette oeuvre a été complétée par l'édition du second tome qui comprend les commentaires: *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans, II: commentaire,* Paris 1981*.

Produit d'un travail long et difficile, cette édition des *Miracles* est réellement une contribution importante à la recherche et à l'étude des régions balkaniques au VIIe siècle.

Nul n'ignore que les *Miracles,* qui constituent une source précieuse pour l'histoire de la pénétration des peuplades slaves dans les Balkans, mais surtout pour l'histoire des attaques des Slaves et des Avars contre Thessalonique, n'avaient pas d'édition critique correcte, situation qui suscitait une foule de difficultés et de problèmes pour qui les étudiait. L'édition, par P. Lemerle, des deux collections dont sont constitués les *Miracles* — une édition critique moderne, correcte et exemplaire — apporte une aide importante pour l'étude de ces textes et vient combler un vide dans la recherche des événements importants du VIIe siècle, recherche qui, à mon sens, a désormais à sa disposition, grâce à cet ouvrage de P. Lemerle, un outil de travail remarquable.

Le cinquième épisode de la collection anonyme des *Miracles* raconte, on le sait, le plan de «Mauros et Kouber les Bulgares» pour s'emparer de Thessalonique par ruse[1].

Selon le récit de l'hagiographe anonyme, un «peuple nouveau» (νέος λαός), composé de descendants de «Romains» (Ῥωμαῖοι), que les Avars avaient faits prisonniers et transportés en Pannonie soixante

---

* Par la suite: P. Lemerle I et P. Lemerle II.

1. P. Lemerle I. 227. 1-2: «Περὶ τοῦ μελετηθέντος κρυπτῶς ἐμφυλίου πολέμου κατὰ τῆς πόλεως παρὰ τοῦ Μαύρου καὶ Κούβερ τῶν Βουλγάρων».

ans plus tôt, de Bulgares, d'Avars et d'autres païens (λοιποὶ ἐθνικοί)[2], s'était formé dans l'État des Avars. Bien que ces hommes, souligne la source, aient constitué la deuxième ou la troisième génération de prisonniers et qu'ils aient été les fruits d'un mélange de races avec divers éléments barbares, ils avaient conservé leur conscience «romaine» et le désir de revenir dans le berceau de leurs ancêtres[3]. Au fil des ans, ils furent reconnus par le chagan comme «une ethnie particulière» (ἴδιον ἔθνος) et Kouber fut placé à leur tête[4]. Kouber entreprit alors de les

2. P. Lemerle I. 222, traduit l'expression «λοιποὶ ἐθνικοί» par «autres peuplades».

3. P. Lemerle I. 227.18 et suiv.: «...τὸ Ἰλλυρικὸν σχεδὸν ἅπαν, ...Ῥοδόπης τῶν πασῶν ἐπαρχιῶν ἔτι μὴν καὶ Θράκης καὶ τοῦ πρὸς Βυζαντίου μακροῦ τείχους, καὶ λοιπὰς πόλεις τε καὶ πολιτείας ἐκπορθήσαντες (Ἄβαροι), ἅπαντα τὸν αὐτὸν λαὸν εἰς τὸ ἐκεῖθεν πρὸς Παννονίαν μέρος τὸ πρὸς τῷ Δουναβίῳ ποταμῷ...ἐκεῖσε οὖν, ...τὸν ἅπαντα λαὸν τῆς αἰχμαλωσίας κατέστησεν ὁ λεχθεὶς χαγάνος, ὡς αὐτῷ λοιπὸν ὑποκειμένους. Ἐξ ἐκείνου οὖν ἐπιμιγέντες μετὰ Βουλγάρων καὶ Ἀβάρων καὶ τῶν λοιπῶν ἐθνικῶν, καὶ παιδοποιησάντων ἀπ' ἀλλήλων, καὶ λαοῦ ἀπείρου καὶ παμπόλλου γεγονότος, παῖς δὲ παρὰ πατρὸς ἕκαστος τὰς ἐνεγκαμένας παρειληφότων καὶ τὴν ὁρμὴν τοῦ γένους κατὰ τῶν ἠθῶν τῶν Ῥωμαίων· ...καὶ θάτερος θατέρῳ περὶ τῶν πατρίων τοποθεσιῶν ἀφηγούμενος, ἀλλήλοις πῦρ ἐν ταῖς καρδίαις τῆς ἀποδράσεως ὑφῆπτον. Χρόνων γὰρ ἐξήκοντα ἤδη που καὶ πρὸς διαδραμόντων ἀφ' ἧς εἰς τοὺς αὐτῶν γεννήτορας ἡ παρὰ τῶν βαρβάρων γεγένηται πόρθησις, καὶ λοιπὸν ἄλλος νέος ἐκεῖσε λαὸς ἀνεφαίνετο...».

4. Kouber est un personnage dont la nationalité et l'identité sont inconnues. Dans les Miracles, il n'est pas précisé s'il était Romain, Avar, Slave ou Bulgare. Il n'est mentionné, en tant que Bulgare, que dans le titre de l'épisode dans l'unique manuscrit (Paris. gr. 1517, XIIe siècle) qui a conservé la seconde collection—ou collection anonyme— des Miracles. Voir P. Lemerle I. 15 et suiv. En se fondant sur ce seul fait, on considère comme presque certain que Kouber était de nationalité bulgare (protobulgare), (cf. P. Lemerle II. Commentaire 1.43: «Kouber est en effet presque certainement bulgare...») sans que personne ne se demande si l'on peut considérer comme sûr le titre qui est contenu dans un manuscrit aussi tardif (XIIe siècle). Rien n'exclut que ce soit une adjonction d'un copiste postérieur qui arbitrairement, probablement influencé par le *status* de son époque, a qualifié de bulgares les deux protagonistes de l'épisode. Voir également M. Grigoriou-Ioannidou, *L'épisode de Kouber dans les «Miracles» de Saint Démétrius,* Byzantiaka 1 (1981) 80-81. Kouber est également un personnage non attesté par d'autres sources. Les chercheurs, qui le tiennent incontestablement pour bulgare, ont essayé de l'identifier à des personnages de la même nationalité que celle que mentionnent les sources, tantôt à Kouvrat, premier roi des Bulgares, tantôt au quatrième fils de Kouvrat dont le nom n'est pas mentionné dans les sources. Les chercheurs contemporains reconnaissent également le Kouber des Miracles et le fils de Kouvrat dont on ignore le nom dans l'inscription de Madara qu'a publiée V. Beševliev (*Les Inscriptions protobulgares* (bulg.) no 1 C, p. 91). Il semble que P. Lemerle I. 145, partage ce point de vue, quoiqu'il formule certaines réserves qui sont, à mon avis, d'une importance décisive: «Nous ignorons tout du sort de Kouber après les événements de II. 5, soit à l'occasion

ramener dans leurs régions d'origine, conformément à leur désir[5]. Ils se révoltent donc contre le chagan, ils le battent à l'issue de cinq ou six affrontements et ils traversent le Danube pour arriver finalement à la «plaine Kéramisienne» (Κεραμήσιος κάμπος)[6].

Là, les «Romains» de ce peuple constitué de plusieurs nations que Kouber a dirigé depuis la Pannonie[7] demandent à s'installer dans les régions de leurs pères[8]. Quand ils apprennent des «peuplades Drou-

---

d'accords conclus par Constantin IV avec les Bulgares, soit de la rupture de ces accords par Justinien II et de la campagne contre 'les Sklavinies et les Bulgaries' qui en 688-689 le conduira jusqu'à Thessalonique». Malgré cela, il conclut: «Mais il paraît raisonnable d'adopter cette hypothèse, en attendant qu'un nouveau document apporte une confirmation décisive». Pour plus de détails sur les identifications de Kouber et sur mes observations, voir *L'épisode de Kouber* p. 79 note 42. Voir également la récente étude de H. Ditten, *Prominente Slawen und Bulgaren in Byzantinischen Diensten* (*Ende des 7. bis Anfang des 10. Jahrhunderts*), dans Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz, Berlin 1983, p. 96 et suiv.

5. P. Lemerle I. 228.18 et suiv.: «Καὶ λοιπὸν ὡς ἴδιον ἔθος προσέχων ὁ τῶν Ἀβάρων χαγάνος καθὼς τῷ γένει ἔθος ὑπῆρχεν ἄρχοντα τούτοις ἐπάνω κατέστησε, Κούβερ ὄνομα αὐτῷ. Ὅστις ἐκ τινων τῶν ἀναγκαιοτέρων προσοικειουμένων αὐτῷ μαθὼν τὴν τοῦ τοιούτου λαοῦ τῶν πατρῴων πόλεων ἐπιθυμίαν, ἐν σκέψει γίνεται καὶ ἀνάστατον λαμβάνει τὸν πάντα Ῥωμαίων λαὸν μετὰ καὶ ἑτέρων ἐθνικῶν...τουτέστι προσηλύτους, μετὰ καὶ τῆς αὐτῶν ἀποσκευῆς καὶ ὅπλων».

6. P. Lemerle I. 228.24 et suiv.: «καὶ ἀνάστατοι καὶ ἀντάρται...τοῦ χαγάνου γίνονται. Ὥστε ἐγνωκότα τὸν αὐτὸν χαγάνον, διῶξαι ὄπιθεν αὐτῶν, καὶ συμβαλόντων αὐτῶν καὶ ἐπὶ πέντε ἢ ἓξ πολέμοις καὶ ἐπ' ἀμφοτέροις παρ' αὐτῶν ἡττηθέντος, μετὰ τοῦ ὑπολειφθέντος αὐτοῦ λαοῦ φυγῇ χρησάμενος, ἐν τοῖς ἐνδοτέροις, πρὸς ἄρκτον ἄπεισι τόποις. Ὡς λοιπὸν μετὰ νίκης περάσαντα τὸν αὐτὸν Κούβερ μετὰ τοῦ εἰρημένου σὺν αὐτῷ παντὸς λαοῦ τὸν προαφηγηθέντα Δανούβιν ποταμόν, καὶ ἐλθεῖν εἰς τὰ πρὸς ἡμᾶς μέρη, καὶ κρατῆσαι τὸν Κεραμήσιον κάμπον»; Sur le «Κεραμήσιος κάμπος», voir M. Grigoriou-Ioannidou *L'épisode de Kouber* p. 70 note 4; P. Lemerle II. 147-149.

7. En ce qui concerne sa composition ethnique, la population que Kouber a conduite depuis la Pannonie a été considérée comme une peuplade Bulgare (proto-bulgare) par une partie des chercheurs. Toutefois, comme je l'ai montré dans une autre étude (*L'épisode de Kouber* p. 74 et suiv.), notre source ne qualifie pas les hommes de Kouber de Bulgares, d'Avars, ou de purs Romains, mais les présente comme des Romains «ἐπιμιγέντες» et ensuite, lors de leur descente en Macédoine, comme un mélange («συμμίκτως ἐξελθόντες») de Romains, de Bulgares, d'Avars et d'autres nations. D'ailleurs la source mentionne qu'à la sortie de l'Etat des Avars, outre les «Romains», suivaient aussi «des païens...c'est-à-dire des prosélytes» (καὶ ἕτεροι ἐθνικοὶ...τουτέστι προσήλυτοι) (P. Lemerle I. 228.22-23 et *ibidem* 223 note 2) et elle indique également plus bas qu'ils s'en allèrent «tous ensembles» (συμμίκτως) (P. Lemerle I. 229.6).

8. P. Lemerle I. 228.31 et suiv.: «Κἀκεῖσε αὐτῶν ἐγκαθεσθέντων, τὰς πατρίους ἠτοῦντο πόλεις, ὡς μάλιστα οἱ τῆς ὀρθοδόξου καθεστῶτες πίστεως...».

goubites voisines» (τὰ παρακείμενα τῶν Δρουγουβιτῶν ἔθνη)[9] que Thessalonique se trouve à proximité, ils commencent à se diriger vers cette ville[10]. Pour maintenir la cohésion et pour conserver intacte la force arithmétique de son groupe composite et, par conséquent, pour sauvegarder son pouvoir, Kouber décide d'empêcher ce mouvement de peuple en dressant le plan de s'emparer de Thessalonique par ruse. Il entreprend l'exécution de ce plan en envoyant à l'intérieur de la ville un «de ses archontes» (τῶν αὐτοῦ ἀρχόντων). Le texte rapporte à ce sujet ce qui suit: «Leur chef Kouber, mis au courant (c'est-à-dire que 'les Grecs, avec femmes et enfants, se mirent à affluer chez nous'), conçoit secrètement avec ses conseillers le projet d'employer un de ses archontes particulièrement habile, sachant bien notre langue ainsi que celles des Grecs, des Sklaves et des Bulgares. Il feindra de se séparer de Kouber, gagnera avec les autres notre ville, se proclamera le sujet de l'empereur; il aura amené avec lui chez nous le plus de complices possible, suscitera une guerre intestine, se rendra maître de la ville; alors Kouber viendra s'y installer avec les autres chefs, s'y retranchera, et de là attaquera les peuplades des environs qu'il vaincra, puis les îles, et l'Asie, et enfin l'empereur même»[11]. Cependant leurs plans de conquêtes sont finale-

---

9. P. Lemerle I. 229.11. La majorité des chercheurs admettent, en se fondant sur l'information de Io. Kameniatis (8, 78 et suiv., ed. G. Böhlig) que les Drougoubites étaient installés dans la région de Veria. Cf. P. Lemerle II. 148; voir également mon observation, *L'épisode de Kouber* p. 70 note 6.

10. P. Lemerle I. 229.12 et suiv.: «Καὶ τῷ τρόπῳ τοῦ ἐπισιτισμοῦ εἰσελθόντων πλείστων εἰς τὰς Σκλάβων σκηνάς, καὶ διερωτησάντων περὶ τῆς καθ' ἡμᾶς πόλεως, καὶ ἀκριβωθέντες ὡς ἐκ μήκους μὴ ὑπάρχειν ταύτην, ἤρξαντο πλεῖστοι λοιπὸν οἱ ἐκ τῶν 'Ρωμαίων ὄντες μετὰ γυναικῶν καὶ τέκνων ἐν τῇ θεοσώστῳ ταύτῃ εἰσιέναι πόλει».

11. Trad. P. Lemerle I. 223-4; v. le texte grec *ibidem* 229.18 et suiv.: «Τούτου δὲ γνωσθέντος παρὰ τοῦ εἰρημένου αὐτῶν Κούβερ, καὶ μὴ δυναμένου τὸν ἐγκείμενον ἐν τῇ καρδίᾳ ἀποκαλύψαι δόλον, ἐσκέψατο μετὰ τῶν αὐτοῦ συμβούλων ἐπὶ οἰκείᾳ ἀπωλείᾳ καὶ γνώμῃ, καὶ ταύτην κρυφηδὸν βουλὴν ἱστᾷ (sc. Kouber), ὥστε τινὰ τῶν αὐτοῦ ἀρχόντων ἔξοχον ὄντα καὶ πανοῦργον ἐν πᾶσι, καὶ τὴν καθ' ἡμᾶς ἐπιστάμενον γλῶσσαν καὶ τὴν 'Ρωμαίων, Σκλάβων καὶ Βουλγάρων, καὶ ἁπλῶς ἐν πᾶσιν ἠκονημένον καὶ γέμοντα πάσης δαιμονικῆς μηχανῆς, ἐνάστατον γενέσθαι, καὶ τῇ καθ' ἡμᾶς καὶ αὐτὸν τὸ δοκεῖν ὡς τοὺς λοιποὺς προσπελάσαι θεοφυλάκτῳ πόλει, καὶ δοῦλον ἑαυτὸν προσποιήσασθαι τοῦ πιστοῦ βασιλέως, καὶ λαὸν μετ' αὐτοῦ πλεῖστον εἰσβαλεῖν πρὸς ἡμᾶς τὰ αὐτοῦ δὴ φρονοῦντας· καὶ ἔνθεν καὶ ἐκ τῶν τρόπων τούτων τὴν πόλιν δι' ἐμφυλίου πολέμου ἑλεῖν, ἐνταῦθα δηλονότι μετὰ τῆς αὐτῆς πόρθησιν ὀφείλοντος ἐγκαταστῆναι τοῦ λεχθέντος Κούβερ μετὰ τῆς αὐτοῦ ἀποσκευῆς καὶ τῶν λοιπῶν ἀρχόντων· καὶ ἔνθεν ὠχυρωμένον ἀντιπαρατάσσεσθαι τῶν πέριξ ἐθνῶν, καὶ τούτων δεσπόζειν, καὶ πολεμεῖν τὰς νήσους καὶ τὴν Ἀσίαν, ἔτι δὲ καὶ τὸν τὸ κράτος ἔχοντα τῆς βασιλείας».

ment annulés quand, grâce à l'intervention miraculeuse de Saint Démétrius, le stratège de la flotte Sisinnios arrive à temps pour sauver la ville menacée[12].

Kouber avait choisi pour exécuter son plan l'archonte appelé Mauros[13] qui était particulièrement habile (πανοῦργος ἐν πᾶσι), qui d'après le texte connaissait bien «τὴν καθ' ἡμᾶς ... γλῶσσαν καὶ τὴν 'Ρωμαίων, Σκλάβων καὶ Βουλγάρων»[14].

Jusqu'à présent, ce passage et en particulier la phrase «καὶ τὴν καθ' ἡμᾶς ἐπιστάμενον γλῶσσαν καὶ τὴν 'Ρωμαίων, Σκλάβων καὶ Βουλγάρων» n'a pas posé de problèmes aux chercheurs. H. Grégoire[15], F. Barišić[16],

---

12. P. Lemerle I. 230.27 et suiv.

13. P. Lemerle I. 229.32 et suiv.: «Ταύτης οὖν τῆς σκέψεως καὶ γνώμης, καὶ ὅρκῳ τὸ παρ' αὐτῶν βουλευθὲν πιστοποιησάντων, τὸ δοκεῖν τις ἐξ αὐτῶν, Μαῦρος τοὔνομα, πρόσφυξ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γίνεται πόλει»; Mauros, de même que Kouber, est mentionné comme Bulgare dans le Paris. gr. 1517 (XIIe siècle), qui contient le titre de l'épisode. Nous avons formulé plus haut (voir *supra,* note 4) nos doutes en ce qui concerne la valeur du témoignage du titre que présente un manuscrit de beaucoup postérieur. Mauros est identifié par les chercheurs au «Μαῦρος πατρίκιος καὶ ἄρχων τῶν Σερμησιάνων καὶ Βουλγάρων» du sceau qui a été publié par G. Zacos et A. Veglery (*Byzantine Lead Seals,* Basel 1972, I. 1 no 934) qui le datent de la fin du VIIe siècle ou du début du VIIIe siècle, ainsi qu'à Mauros Bessos que mentionnent en 711 Théophane et Nicéphore et qui, selon les témoignages de ces deux chronographes, fut chargé, sur ordre de Justinien II, de la destruction de Cherson: cf. Nicéphore 46.15 et suiv.: «Ἕτερον δὲ μέγαν στόλον ἀποστέλλει (Justinien II), ἡγεῖσθαι τούτου προχειρισάμενος Μαῦρον τὸν πατρίκιον, προστάξας τὴν μὲν πόλιν Χερσῶνος καταστρέψασθαι καὶ ἅπαντας τοὺς ἐν αὐτῇ κατακτεῖναι». Cf. également Théophane 379.17 et suiv.: «...πλώιμον ἕτερον κατασκευάσας ἀποστέλλει Μαῦρον τὸν πατρίκιον, τὸν Βέσσον...». Cette identification a été proposée en premier lieu par E. Chryssanthopoulos (*Les Recueils de Saint Démétrius, la Chronique de Monemvassia et les incursions slaves en Grèce,* Theologia 26 (1955) 598 et suiv.) et a été reprise par P. Lemerle II. 152-153, qui ne renvoie cependant pas à Chryssanthopoulos et qui ajoute en outre que le patrice Mauros du sceau mentionné ci-dessus ainsi que celui de deux autres sceaux (no 1552 et no 1168) est le Mauros des Miracles ou son fils. Ce dernier, selon l'hagiographe anonyme de l'épisode, a révélé à l'empereur byzantin «το μελετηθὲν κατὰ τῆς ἡμῶν πόλεως ἐξ αὐτοῦ καὶ τοῦ Κούβερ» et «τὴν δολιότητα καὶ φαῦλον πρόθεσιν τοῦ μνημονευθέντος Μαύρου» (P. Lemerle I. 233.15 et suiv.). Pour la datation du sceau, il y a des divergences; voir à ce sujet M. Grigoriou-Ioannidou, *L'épisode de Kouber* note 71 et la récente étude de H. Ditten, *Prominente Slawen und Bulgaren* p. 97 et suiv.

14. P. Lemerle I. 229.22.

15. H. Grégoire, *L'origine et le nom des Croates et des Serbes,* Byzantion 17 (1944/45) 113: «...Mavros, qui se donna comme transfuge et profita de sa connaissance des quatre langues: grec, latin, bulgare et slave».

16. F. Barišić, *Cuda Dimitrija Solunskog Kao istoriski izvori,* Beograd 1953, p.

E. Chryssanthopoulos[17], G. Ostrogorsky[18], V. Beševliev[19], P. Charanis[20], A. Toynbee[21], A. Stratos[22] et d'autres[23] ont traduit «τὴν γλῶσσαν 'Ρω-

127: «Maur... i Koji je znao grcki, latinski, slovenski i bulgarski jezik» (=Mauros qui connaissait le grec, le latin, le slave et le bulgare).

17. E. Chryssanthopoulos, *Les Recueils des Miracles* p. 618: «La 'καθ' ἡμᾶς γλῶσσα' est bien évidemment la langue grecque... Mais qu'entend-il par la langue des Romains? Manifestement, le latin vulgaire des populations thraces dont est issue avec le temps le roumain actuel et la 'Βλαχικὴ' des 'Κουτσοβλάχοι'».

18. G. Ostrogorsky, *Byzantium in the Seventh Century,* Dumbarton Oaks Papers 14 (1959) 17: «...Mauros, who in the words of Miracula was skilfull in all things and knew the Greek, Latin, Slavic and Bulgar tongues».

19. V. Beševliev, *Randbemerkungen über die «Miracula Sancti Demetrii»,* Byzantina 2 (1970) 294: «Er (Mauros) was sehr schlau und konnte ausser bulgarisch noch griechisch, lateinisch und slawisch».

20. P. Charanis, *Kouver, The Chronology of his Activities and their Ethnic Effects on the Regions around Thessalonica,* Balkan Studies 11 (1970) 245: «Mauros learned to speak besides Bulgar, which was his native tongue, also Slavic, Greek and Latin».

21. A. Toynbee, *Constantine Porphyrogenitus and his World, part II. 1. (III) a: Depopulation and Resettlement,* London 1973, p. 74: «... (Mauros) spoke Greek, Latin, Slavonic, and Bulgar».

22. A. Stratos, *Byzance au VIIe siècle,* Athènes 1974, tome V, p. 80 note 322: «Celui-ci (= le Recueil des Miracles)...mentionne formellement que Mauros connaissait —outre la 'καθ' ἡμᾶς ἐπιστάμενον γλῶσσαν', c'est-à-dire la langue de l'auteur qui écrivait en grec— 'τὴν 'Ρωμαίων (c'est-à-dire le latin), Σκλάβων καὶ Βουλγάρων'».

23. S. Bernardinello, *In margine alla questione rumena nella letteratura bizantina del XII secolo,* ZRVI. 18 (1978) 100, considère la «καθ' ἡμᾶς γλῶσσαν» comme la langue grecque et la langue maternelle de Mauros. Nous ne sommes cependant pas d'accord avec son avis selon lequel, par la langue «'Ρωμαίων», il faut entendre le roumain: «...la testimonianza della Vita di S. Demetrio di Tessalonica nella quale è stata rilevata una distingione netta, stabilita dall' autore stesso, fra la sua lingua materna, il greco, e quella dei Rumeni, degli Slavi e dei Bulgari...».

H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung,* Leipzig 1899, p. 49, traduit la «καθ' ἡμᾶς γλῶσσαν» par le latin comme cela apparaît de l'ordre dans lequel il a traduit les mots grecs—et la langue «'Ρωμαίων» par la langue grecque: «Er (Mauros) spricht lateinisch, griechisch, slawisch, bulgarisch»; il observe en outre, *ibidem,* p. 49 note 1, que la langue des Bulgares que mentionne le passage était encore leur idiome turc.

C. Diehl et G. Marçais, *Le monde oriental de* 395 à 1081 (Histoire du Moyen Age III), Paris 1936, p. 217, relèvent simplement et sans faire de distinction particulière la langue grecque: «Il (Kouber) chargea un de ses chefs, nommé Mauros, homme fort habile et qui savait bien le grec, de se présenter comme transfuge dans la ville». Cf. également A. Guillou, *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VIIe siècle. L'exemple de l'exarchat et de la Pentapole d'Italie,* Roma 1969, p. 251 note 111: «Mauros, un des principaux personnages de la ville, parle le grec, le 'slave' (=Sklavène?) et le bulgare».

μαίων, Σκλάβων καὶ Βουλγάρων» respectivement par la *langue latine,* la *langue slave* et la *langue bulgare,* et la «καθ' ἡμᾶς γλῶσσαν» par la *langue grecque.*

Cependant, dans sa nouvelle édition des *Miracles,* que nous avons mentionnée plus haut, l'éditeur entend τὴν γλῶσσαν Ῥωμαίων comme la langue grecque et τὴν καθ' ἡμᾶς γλῶσσαν comme «notre langue» (sans la préciser ici) et il traduit le passage comme suit: «...sachant bien *notre langue* ainsi que celle des Grecs, des Sklaves et des Bulgares».

Simultanément, il commente cette phrase en la considérant ou bien comme une maladresse d'expression ou bien comme signifiant un dialecte thessalonicien qui n'appartient pas à la langue grecque sans pour autant préciser quelle langue il entend par là. Il écrit notament: «ou bien la phrase est fort maladroite ou bien il faut entendre qu'à Thessalonique on parle une langue qui n'est pas exactement la langue grecque»[24].

En même temps, l'éditeur renvoie au quatrième épisode de la première collection des *Miracles* (ou collection de l'archevêque Jean) intitulée «Sur les possédés» (Περὶ δαιμονιώντων)[25]. Là, le soldat «possédé» (δαιμονιῶν), héros de l'épisode, que ses camarades avaient transporté dans l'église de Saint Démétrius pour le guérir grâce à l'intervention miraculeuse du Saint, a commencé inopinément à s'adresser à eux en langue romaine (ἔφθασεν αὐτὸς τῇ ῥωμαϊκῇ γλώττῃ ἐρωτῶν αὐτοὺς ἀπροσδοκήτως)[26]. L'éditeur qui traduit le *en langue romaine* par «en grec», commente ce passage en formulant la question suivante: «Pourquoi ce détail est-il noté? S'agit-il d'un soldat d'origine non grecque? Ou bien avait-il coutume de parler le dialecte thessalonicien?...»[27].

Par conséquent, l'éditeur des *Miracles* considère que «notre langue» (= ἡ καθ' ἡμᾶς γλῶσσα) s'oppose à la «langue romaine» des deux épisodes de Mauros et du Soldat possédé: langue «romaine» signifie langue «grecque», tandis que «notre langue» (= ἡ καθ' ἡμᾶς γλῶσσα) est un dialecte thessalonicien, qui, au surplus, «n'est pas exactement la langue grecque»[28].

Par la suite, l'éditeur se réfère au quatrième épisode de la deuxième collection (anonyme) des *Miracles*: «Sur l'affaire de Per-

24. P. Lemerle I. 223 note 3.
25. Trad. P. Lemerle I. 82-83; v. le texte grec *ibidem* 84-86.
26. P. Lemerle I. 86.8.
27. P. Lemerle I. 83 note 4.
28. *Op. cit.*

boundos, la famine et le blocus» (Περὶ τῆς κατὰ τὸν Περβοῦνδον λιμοῦ καὶ ἀνενδότου πολιορκίας)[29]. Selon le récit de l'hagiographe anonyme, quand l'éparque de Thessalonique est informé que le chef de la peuplade slave des Rynchinoi, Perboundos, a l'intention de se mettre en route contre la ville, il dénonce le fait à l'empereur qui ordonne l'arrestation de Perboundos et son tranfert à Constantinople. Les Rynchinoi et les Slaves du Strymon demandent à l'éparque que Perboundos soit pardonné. Une ambassade commune, constituée de Thessaloniciens et de Slaves, est envoyée à Constantinople pour solliciter de l'empereur la libération de Perboundos. L'empereur promet de le libérer après la fin de la guerre contre les Arabes qu'il était alors en train de préparer. Cependant Perboundos entraîné par quelque «herméneute impérial» (βασιλικὸς ἑρμηνευτής) s'évade en passant par la porte des Vlachernes. Mais il est arrêté plus tard et il est emprisonné. Après une seconde tentative de fuite de sa part, il est de nouveau arrêté et, après avoir avoué, lors de son procès, ses intentions de faire un complot, il est condamné et exécuté. Ensuite, l'épisode raconte la révolte des Rynchinoi qui, collaborant avec les Slaves du Strymon, les Sagoudates et les Drougoubites, font subir un siège très dur à Thessalonique qui est finalement sauvée de la famine et qui est libérée du siège par un miracle de Saint Démétrius.

Ce qui nous intéresse dans cet épisode, c'est le passage du paragraphe 235 qui mentionne que «le roi Perboundos, parce qu'il était habillé à la grecque et parlait grec»[29a] comme n'importe quel citoyen, a pu sortir par la porte des Vlachernes (ὁ ῥὴξ Περβοῦνδος, ὡς φορῶν ῥωμαῖον σχῆμα καὶ λαλῶν τῇ ἡμετέρᾳ διαλέκτῳ, ὡς εἷς τῶν πολιτῶν ἔξεισι τῆς ἐν Βλαχέρναις πύλης)[30]. L'auteur qui traduit les expressions ῥωμαῖον σχῆμα et ἡμετέρα διάλεκτος comme à *la grecque* et (il parlait) *grec* déclare que l'information que fournit ce passage doit être mise en relation avec ce qu'il a précédement dit et il conclut: «Faut-il comprendre qu'il (Perboundos) parle grec, ou le dialecte thessalonicien?»[31], ébranlant ainsi son assertion selon laquelle ἡμετέρα διάλεκτος signifie dialecte thessalonicien.

L'auteur répète son point de vue sur le dialecte thessalonicien dans

29. Trad. P. Lemerle I. 198-208; v. le texte grec *ibidem* 208-221.

29a. Trad. P. Lemerle I. 199.

30. P. Lemerle I. 209.29-31.

31. P. Lemerle I. 83 note 4.

le second tome de son oeuvre consacré aux commentaires, quoiqu'avec une certaine retenue et en soulignant le fait que ce problème est fort embarrassant: «En fait, comme nous l'avons déjà indiqué, les trois passages de nos Recueils auxquels nous nous sommes référé posent bien le problème, d'ailleurs embarrassant, d'un dialecte thessalonicien»[32].

Prenons cependant les choses dans l'ordre. Au paragraphe 291, «ἡ καθ' ἡμᾶς γλῶσσα» s'oppose à la langue des Romains, à celle des S[k]laves et à celle des Bulgares. Par conséquent, «ἡ καθ' ἡμᾶς γλῶσσα» n'était ni la langue slave, ni la langue bulgare, ni la langue romaine[33].

La signification exacte de l'expression nous est donnée, à mon sens, par le passage du paragraphe 235 des *Miracles* que nous avons cité plus haut. Il y est dit que Perboundos «ὡς φορῶν ῥωμαῖον σχῆμα καὶ λαλῶν τῇ ἡμετέρᾳ διαλέκτῳ, ὡς εἷς τῶν πολιτῶν, ἔξεισι τῆς ἐν Βλαχέρναις πύλης». Cela signifie comme l'auteur l'a d'ailleurs lui même signalé, que la «ἡμετέρα διάλεκτος» de Perboundos devait être une langue grecque et même la langue que parlait l'habitant moyen de Constantinople et non le latin ou le dialecte qui est propre à une ville, que ce soit Thessalonique ou une ville de n'importe quelle autre région.

En conséquence, la «ἡμετέρα διάλεκτος» du paragraphe 235[34] équivaut à la langue grecque et équivaut également à la langue «καθ' ἡμᾶς» du paragraphe 291[35]; quant à la langue «Ῥωμαίων» du paragraphe 291[36], c'est nécessairement le latin.

Ce point de vue est corroboré par la traduction slave des *Miracles* qui sont compris dans la traduction slave des «Menaia» (Μηναῖα) (col-

32. Voir P. Lemerle II. 150 note 233 et 244 no 9. Un avis semblable avait été formulé antérieurement par T.L.F. Tafel, *De Thessalonica eiusque agro dissertatio geographica,* Berolini 1839, p. XCIX: «Quo audito Cuberus ducum suorum militarium aliquem, nomine Maurum, hominem astutum, linguarum Macedonicae, Graecae, Slavicae et Bulgaricae gnarum, impellit...». Cf. également A. Guillou, *Régionalisme* p. 151: «Quelle devait être à l'égard de Thessalonique, latine hier et où l'on parlait maintenant des dialectes si barbares, la défiance des hommes de la capitale qui s'hellénisaient définitivement!».

33. La langue «Ῥωμαϊκὴ» peut en principe signifier le latin (=la langue que parlaient les Romains) ou encore le grec (= la langue des Romains = des Byzantins, sujets de l'Empire Romain = Byzantin).

34. P. Lemerle I. 209.29 et suiv.: «Περβοῦνδος...λαλῶν τῇ ἡμετέρᾳ διαλέκτῳ...».

35. P. Lemerle I. 229.21 et suiv.: «τὴν καθ' ἡμᾶς ἐπιστάμενον γλῶσσαν καὶ τὴν Ῥωμαίων, Σκλάβων καὶ Βουλγάρων».

36. Voir *supra,* note 35.

lection de Makarios) où la «ἡμετέρα διάλεκτος» de l'épisode de Perboundos est traduite par «la langue grecque» (ἑλληνικὴ γλῶσσα)[37].

Mais alors, pourquoi l'auteur des *Miracles* ne parle-t-il pas nettement et clairement de la «ἑλληνικὴ γλῶσσα»? La réponse est fort simple: rappelons seulement que l'auteur des *Miracles* n'aurait pas pu utiliser, à la place de l'expression, «ἡμετέρα διάλεκτος», l'expression «ἑλληνίς», ou «ἑλληνικὴ» διάλεκτος ou φωνή, parce que le mot «Ἕλλην» et ses dérivés avaient alors le sens particulier le «païen»[38].

Il reste l'expression «ῥωμαϊκῇ γλώττῃ» du paragraphe 49[38a], expression qui, s'agissant d'un soldat, aurait pu désigner la langue latine, si le soldat n'avait pas été grec, comme d'ailleurs le signale P. Lemerle[39]. Mais elle aurait éventuellement pu signifier aussi la langue grecque, si l'on admet que la «ῥωμαϊκὴ γλῶσσα» signifie la langue qui était parlée à Byzance, c'est-à-dire la langue grecque, étant donné que l'emploi des termes «ῥωμαῖος», «ῥωμαϊκὸς» («Ῥωμαίων λαός»[40], «Ῥωμαίων φῦλον»[41], «γένος τῶν Ῥωμαίων»[42], «οἱ ἐκ τῶν Ῥωμαίων ὄντες»[43], etc...) désigne, dans les *Miracles*, les habitants de l'État byzantin, qui bien évidemment parlaient grec.

Cependant cette dernière interprétation me semble invraisemblable, étant donné que la langue (φωνή), «ῥωμαϊκὴ» ou «πάτριος», dans les sources antérieures au VIIe siècle, signifie indubitablement la langue latine. Certains passages d'auteurs ecclésiastiques sont caractéristiques de cet état de fait. Eusèbe de Césarée observe, dans sa biographie à la louange de Constantin le Grand: «L'empereur rédigeait ses discours en langue romaine et des traducteurs dont c'était la fonction les traduisaient en grec»[44] et Sozomène écrit, lorsqu'il commente l'éducation

37. Cety Minei, Sankt- Petersburg 1882, col. 1930 (26 octobre): «...Knjaz ze Prebud nosja greceskyja rizy i beseduja greceskom jazykom,...». Je dois cette information à Mme V. Tăpkova-Zaimova, que je remercie vivement. Cf. également G. Ostrogorsky, *Byzantium in the Seventh Century* p. 18, qui dit, à propos de Perboundos: «Naturally, as is explained subsequently, he spoke Greek».

38. Je remercie ma collègue D. Misiou pour cette remarque.

38a. P. Lemerle I. 86.8: «ἔφθασεν αὐτὸς τῇ ρωμαϊκῇ γλώττῃ ἐρωτῶν αὐτοὺς ἀπροσδοκήτως».

39. P. Lemerle I. 83 note 4.

40. P. Lemerle I. 228.22.

41. P. Lemerle I. 230.11.

42. P. Lemerle I. 228.9.

43. P. Lemerle I. 229.15.

44. Eusèbe de Césarée, *Vita Constantini* IV. 32 (132.11, ed. F. Winkelmann):

de l'impératrice Pulchérie: «[Pulchérie] savait écrire et parler correctement la langue romaine et la langue grecque»[45]. De même cela est particulièrement clair dans la législation de Justinien. Dans une Novelle de 535, le législateur observe: «Nous n'avons pas rédigé la loi dans la langue de nos pères, mais en grec, cette langue comprise par tous, de sorte que la facilité de compréhension la mette à la portée de tous»[46] et, dans une autre Novelle de 538, il indique: «L'un des exemplaires (de la Novelle) a été rédigé en grec pour être compris par le peuple, et l'autre a été rédigé en latin — c'est celui-ci qui est l'exemplaire officiel car il correspond au caractère de l'État»[47].

Les mentions dans le «Stratègikon» (Στρατηγικὸν) de Maurikios[48] sont aussi importantes: le général expérimenté ou l'empereur qui est considéré comme son auteur[49] nous y informe que la lecture des peines (ἐπιτίμια) devant les corps d'armées regroupés se faisait «en langue romaine et en langue grecque» (Ῥωμαϊστὶ καὶ Ἑλληνιστὶ)[50] et encore ailleurs, quand il énumère les qualités des «messagers» (μανδάτορες) («vigilants, intelligents, alertes et dotés d'une forte voix)[51], il note: «[les messagers] doivent connaître la langue romaine et la langue perse, selon le cas, et le grec»[52].

La même chose se passe également dans des sources tardives. Les expressions «γλῶσσα», «φωνὴ» ou «διάλεκτος» «Ῥωμαίων» ou «ῥωμαϊστὶ» signifient toutes la langue latine.

«Ῥωμαΐᾳ μὲν γλώττῃ τὴν τῶν λόγων συγγραφὴν βασιλεὺς παρεῖχε, μετέβαλλον δ' αὐτὴν Ἑλλάδι μεθερμηνευταὶ φωνῇ οἷς τοῦτο ποιεῖν ἔργον ἦν»; cf. également *ibidem* III. 13.1 (88.3) et IV. 8 (123.4 et suiv.).

45. Sozomène IX. 1 (391.4-5, ed. J. Bidez-G. C. Hansen): «ἠκρίβωτο γὰρ (Πουλχερία) λέγειν τε καὶ γράφειν ὀρθῶς κατὰ τὴν Ῥωμαίων καὶ Ἑλλήνων φωνήν».

46. NJ. 7, c. I. 32-35, a. 535 (= CJC. III. 52, ed. R. Schöll-G. Kroll): «...καὶ οὐ τῇ πατρίῳ φωνῇ τὸν νόμον συνεγράψαμεν, ἀλλὰ ταύτῃ δὴ τῇ κοινῇ καὶ ἑλλάδι, ὥστε ἅπασιν αὐτὸν εἶναι γνώριμον διὰ τὸ πρόχειρον τῆς ἑρμηνείας...».

47. NJ. 66, c. I. 2.5-8, a. 538 (= CJC. III. 342): «...τῆς μὲν (ἰσοτύπου διατάξεως) τῇ Ἑλλήνων φωνῇ γεγραμμένης διὰ το τῷ πλήθει κατάλληλον, τῆς δέ τῇ Ῥωμαίων, ἥπερ ἐστὶ καὶ κυριωτάτη διὰ τὸ τῆς πολιτείας σχῆμα...»; cf. également NJ. 47, c. II. 10-28, a. 537 (= CJC. III. 283 et suiv.).

48. Maurikios, *Strategikon,* ed. G. T. Dennis-E. Gamillscheg, *Das Strategikon des Maurikios* (C.F.H.B. XVII), Wien 1981.

49. *Op.cit.,* p. 15-18.

50. Maurikios, *Strategikon* I. 8 (98.2-3).

51. Maurikios, *Strategikon* XIIB. 7 (424.3): «Μανδάτορας ἀγρύπνους, συνετούς, γοργοὺς καὶ εὐφώνους».

52. Maurikios, *Strategikon* XII B. 7 (424.3-4): «...εἰδότας (μανδάτορας) Ῥωμαϊστὶ καὶ Περσιστί, ἐὰν ἀπαντᾷ, καὶ Ἑλληνιστί».

Dans le Préambule du «Πρόχειρος Νόμος», on lit: «Nous avons rendu les termes romains par des termes grecs»[53]. Dans son «De thematibus», Constantin Porphyrogénète observe entre autres, quand il se réfère aux débuts des «thèmes» et aux changements qu'ont occasionnés ceux qui ont régné (κρατήσαντες) après Héraclius: «...ils étaient hellénisés à un haut degré et ils ont rejeté la langue de leurs pères, la langue romaine. Ils appelaient longini les chiliarques, centurions les hécatontarques et comtes ceux que l'on appelle aujourd'hui stratèges. Et même le nom du thème lui-même est grec et non romain; il est ainsi appelé à cause du mot 'θέσις'» (= rayon d'archives)[54].

Constantin Porphyrogénète, Génésios, Léon Grammatikos et d'autres encore écrivent, lorsqu'il expliquent des expression ou des noms latins: «...le fort de Diadora s'appelle dans la langue des Romains 'iam era', ce qui se traduit par 'ἀπάρτι ἦτον'»[55]; de même, «Il a nommé un mensurator, qui s'appelle ainsi dans la langue des Romains»[56]; et encore, «l'assassin s'appelle 'macel' en langue romaine»[57].

Il est certes intéressant de noter que Constantin Porphyrogénète ou le Continuateur de Théophane utilisent plusieurs fois des expressions où «'Ρωμαίων διάλεκτος» ou «ῥωμαϊκὴ γλῶσσα» signifient peut-être la langue grecque[58]. Cela doit très probablement constituer une période

---

53. JGR. II. 116 (ed. J. et P. Zepos): «...τῶν δὲ ῥωμαϊκῶν λέξεων τὴν συνθήκην εἰς τὴν ἑλλάδα γλῶσσαν μετεποιήσαμεν...».

54. Constantin Porphyrogénète, De them. 60.24 et suiv. (ed. A. Pertusi): «...μάλιστα ἑλληνίζοντες καὶ τὴν πάτριον καὶ ῥωμαϊκὴν γλῶτταν ἀποβαλόντες. Λογγίνους γὰρ ἔλεγον τοὺς χιλιάρχους καὶ κεντουρίωνας τοὺς ἑκατοντάρχους καὶ κόμητας τοὺς νυνὶ στρατηγούς. Αὐτὸ γὰρ τὸ ὄνομα τοῦ θέματος ἑλληνικόν ἐστι καὶ οὐ ῥωμαϊκὸν ἀπὸ τῆς θέσεως ὀνομαζόμενον». Cf. F. Dölger, *Zur Ableitung des byzantinischen Verwaltungsterminus Θέμα,* Historia (1955) 189-98; J. Karayannopoulos, *Die Enstehung der byzantinischen Themenordnung,* München 1959, p. 89 et suiv.

55. Constantin Porphyrogénète, De adm. 29.272-273 (ed. G. Moravscik-R. J. H. Jenkins): «...τὸ κάστρον τῶν Διαδώρων καλεῖται τῇ 'Ρωμαίων διαλέκτῳ 'ἰὰμ ἔρα', ὅπερ ἑρμηνεύεται 'ἀπάρτι ἦτον'»; cf. également Constantin Porphyrogénète, De cer. I. 16.21 et suiv. (ed. A. Vogt): «'Εν δὲ τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλη Κυριακῇ, ἤγουν τοῦ Ἁγίου Πάσχα, καὶ μόνον, προστιθέασι καὶ ταύτην τὴν ῥωμαίαν λέξιν· '"Ανω φιλικήσιμε'».

56. Genesios 88.61-62 (ed. A. Lesmüller-Werner et I. Thurn): «προεχειρήσατο μηνσουράτωρα, ὅπερ φωνῇ 'Ρωμαίων οὕτω προσαγορεύεται».

57. Leon Grammatikos 113.11 (CB.): «μάκελ δὲ λέγεται 'Ρωμαϊστὶ ὁ φονεύς».

58. Constantin Porphyrogénète, De adm. 27.69-70: «'Ιστέον, ὅτι μαστρομίλης ἑρμηνεύεται τῇ 'Ρωμαίων διαλέκτῳ 'κατεπάνω τοῦ στρατοῦ'»; *ibidem* 29.263-264: «"Οτι τὸ κάστρον τῶν Δεκατέρων ἑρμηνεύεται τῇ 'Ρωμαίων διαλέκτῳ 'ἐστενωμένον καὶ πεπνιγμένον'»; *ibidem* 32.12-13: «Σέρβλοι δὲ τῇ τῶν 'Ρωμαίων διαλέκτῳ 'δοῦλοι' προσαγο-

de transition durant laquelle les mots «ῥωμαῖος» et «ῥωμαϊκὸς» commencent à signifier le Grec, l'habitant de Byzance et sa langue (cf. le mot moderne Ρωμιός). Mais on ne doit pas oublier que ces témoignages sont de trois cents ans postérieurs au passage des *Miracles* qui nous intéresse.

Dans ces conditions, il ne fait plus aucun doute, à mon sens, que la «καθ' ἡμᾶς γλῶσσα» est la langue grecque et qu'il n'y a absolument aucune raison d'admettre l'existence d'un dialecte de Thessalonique.

ρεύονται» etc.; Continuateur de Théophane 308.13-14 (CB.): «Κρίναντες δὲ δεῖν διὰ κατασκόπων πρότερον τὰ βασιλέως πράγματα κατιδεῖν, τὸν ἐποψόμενον ἕκαστα καὶ πρὸς αὐτοὺς ἀπαγγελοῦντα, Ῥωμαίων στολῇ καὶ γλώσσῃ χρώμενον, ἐξαπέστειλαν»; *ibidem* 407.15-16: «...Συμεὼν ὡς βασιλέα εὐφήμουν τῇ τῶν Ῥωμαίων φωνῇ».